

Le grand Hormidas

Paul-François Sylvestre

Number 42, Spring 1987

Raconter l'histoire!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sylvestre, P.-F. (1987). Le grand Hormidas. *Liaison*, (42), 36–37.

Le grand Hormidas

par Paul-François Sylvestre

Hormidas n'avait point son pareil. Dans tous les cantons on ne pouvait assurément pas trouver homme plus travaillant, plus fort et plus énergique. Dès l'âge de quinze ans il mesurait un mètre quatre-vingt et pouvait soulever une poche de cent kg. L'institutrice de la petite école du rang craignait un peu son élève géant, bien que ce dernier fut docile. Mais Hormidas n'était pas le genre trop studieux. On peut d'ailleurs dire que le grand blond aux yeux bleus avait à peine usé son fond de culotte sur les bancs d'école; il avait plutôt pris le chemin menant vers les chantiers. Et les bûcherons des alentours s'étaient aussitôt réjouis : une belle paire de bras venait à leur secours.

Oui, Hormidas savait attaquer un arbre, peu importe sa taille. Il maniait la hache avec dextérité et le « godendard » avec célérité. Son coéquipier en suait un coup, du matin au soir. Chose certaine, avec le grand blond autour, les cordes de bois s'entassaient à toute vitesse. À un tel rythme que les deux attelages du chantier suffisaient guère à transporter tous ces billots.

Abattre un arbre, l'ébrancher (ou l'efferdocher, comme il disait), le couper en billots de quatre mètres, charger ceux-ci sur les traîneaux, tous ces travaux semblaient un jeu d'enfant pour le jeune bûcheron. À certains moments, Hormidas acceptait même de veiller au transport du bois. Fringant comme un étalon, Hormidas mettait la main à presque toutes les tâches, sauf celle de cuisiner. À noter que ce dernier devait lui préparer pas moins de dix crêpes à chaque déjeuner!

Avant l'arrivée du train Canada-Atlantique, en 1881, le bois abattu dans le comté de Russell était acheminé vers



les scieries d'Ottawa via la rivière Petite-Nation, jusqu'à l'embouchure de la rivière des Outaouais. Aussi les hommes du chantier ne s'étaient-ils pas plaints lorsque leur patron, l'entrepreneur Martin Castleman, fit modifier le parcours du chemin de fer de façon à pouvoir expédier le bois directement par wagons. Hormidas, pour sa part, chargeait davantage de billots... à l'aide, cette fois-ci, de chevaux-vapeurs.

Après dix ans de travail dans les chantiers, le grand blond était toujours un homme heureux. Il passait l'hiver à raser les forêts toujours de plus en plus loin, et l'été à scier du bois de planche dans son village natal. Mais juillet 1891 devait changer la vie et les plans d'Hormidas. Un terrible incendie fit dis-

paraître, du jour au lendemain, la Casselman Lumber Co. Les quatre millions de mètres de bois s'envolèrent dans un immense brasier. Pire encore, les forêts avoisinantes furent rasées par les flammes, qui ne laissèrent que des souches calcinées derrière elles.

Là où s'élevaient hier encore, de majestueux arbres à perte de vue, se trouvaient maintenant de vastes étendues noircies. De riches prairies, pour ainsi dire, car toute cette cendre rendait la terre des plus fertiles. Voilà donc Hormidas et ses semblables devenus cultivateurs par la force des choses. Un métier ou un autre, le grand blond aux yeux bleus sait l'accomplir avec entrain et enthousiasme, d'autant plus qu'il vient de se marier.

L'automne de 1897 amène avec lui une bonne nouvelle pour Hormidas. Son épouse porte un second enfant, un frère ou une sœur pour le petit Oscar. Mais le temps des réjouissances demeure bien court. Le 5 octobre 1897, le village devient une fois de plus la proie des flammes. L'incendie se déclare vers 13 heures; le sinistre est de taille car le vent propage un feu dévastateur sur une superficie de huit km. À 15 heures, le clocher de l'église paroissiale bascule : tout est fini. Dans l'espace de quelques heures seulement, 275 familles se retrouvent sans abris. Le village entier a été détruit. Hormidas, sa femme et le jeune Oscar ont tout perdu.

Découragés, plusieurs songent à quitter les lieux. Mais le curé organise des soins d'urgence. Il se rend chaque jour à la gare pour dissuader ses paroissiens de partir. Hormidas l'accompagne souvent et c'est lui qui ramène ses compatriotes sous des abris temporaires. Prié d'intervenir, le gouvernement a en effet envoyé des tentes de toile, des couvertures, des barils de lard, des poches de farine et des vêtements. Le jeune père de famille se charge même de distribuer le pain et le fromage qui arrivent par wagons de Toronto.

Monsieur le curé n'a pas tardé, quant à lui, à renseigner monseigneur l'Évêque sur l'étendue des ravages. Le mot s'est répandu dans tous les cantons et une quête spéciale a été menée à travers le diocèse pour venir en aide aux sinistrés. À l'instar de ses compatriotes démunis, Hormidas reçoit 250 \$ pour recommencer à neuf. Cet argent sera bien utilisé par le père d'une jeune mais croissante famille.

Oui, il faut se souvenir que le vaillant Hormidas n'a point son pareil. Il fait tout en grand, avec force et dynamisme. La maison qu'il a bâtie est simple mais spacieuse; au fil des ans elle a accueilli un deuxième enfant, puis un troisième, et un quatrième, sans compter des jumeaux. Cré Hormidas!

Cette nouvelle de Paul-François Sylvestre est tirée de son recueil de nouvelles historiques Une jeunesse envolée, publié ces jours-ci par les Éditions l'Interligne. L'écrivain est membre du comité de rédaction de LIAISON.

Une histoire à constituer

Pour un peuple à réaliser

par Denis Gratton

The French-Canadians are a people with no history — Lord Durham

Peu de phrases ont autant choqué l'imaginaire canadien-français que celle citée ci-dessus. Si nos historiens « nationaux » se sont vite empressés de la contredire, c'est moins parce qu'elle est foncièrement vraie ou fautive mais surtout pour ce qu'elle contient de mépris, voire de péjoratif.

En effet, la sagesse conventionnelle tend à considérer tout peuple « a-historique » comme une société incomplète, un agrégat social sans plus. Par conséquent, plusieurs regroupements s'empressent à répertorier les éléments du passé qu'ils colligent, afin de démontrer la pertinence du présent en référence à ce qu'ils annoncent pour l'avenir. Mais quiconque considère incomplète toute collectivité « a-historique » juge bien sévèrement la grande majorité des populations qui ont habité cette planète et qui n'ont jamais trouvé utile de s'historiographier. Pourquoi donc certains peuples estiment-ils pertinent de se couvrir d'histoire et d'autres pas?

L'Histoire, celle qui s'écrit avec un H majuscule, se présente comme une reconstruction du passé en fonction d'un projet d'avenir collectif à réaliser. Quelle est donc sa pertinence, en par-

ticulier pour des communautés minoritaires qui, pour des raisons démographiques, ne peuvent espérer se doter de leviers politiques permettant le plein accomplissement de leurs projets sociaux? Quelle est, plus précisément, sa pertinence pour l'Ontario francophone?

La formation et la survie des groupes sociaux passent par la construction d'un système de références symboliques qui sert à établir leur identité spécifique. (Jacques Chevalier, L'État-Nation, dans Revue du Droit public, Paris, 1980, n° 5)

Faisant naguère partie d'un tout appelé Canada-français, l'Ontario francophone prend progressivement conscience de son exclusion à partir des années 1960, à mesure que le Québec redéfinit ses frontières et son identité culturelle à la faveur de la seule population qui puisse être touchée par les législations de sa gouverne politique. Orpheline, la diaspora québécoise habitant l'Ontario est confrontée à certains choix collectifs : retourner au berceau québécois, s'assimiler à la majorité anglophone ou se définir une identité propre. La première option est jugée irréaliste pour la majorité des Franco-Ontariens, et la seconde est inacceptable pour plusieurs; reste la troisième.

Il faut constituer l'évidence, désigner cet ensemble appelé *Ontarie* (néo-